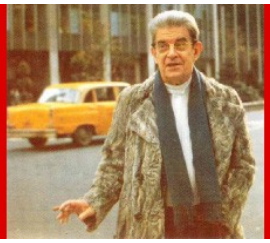
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **767** – Mercredi 21 février **2018** – 09 h 52 **[GMT + 1] – lacanquotidien.fr**

Du répondant

EN AVANT

Violences conjugales,
***Familles : questions cruciales,* la chronique d'Hélène Bonnaud**

L'Europe comme réponse, par Antoine Cahen

LECTURES

***L'interprétation à l'œuvre* de Pierre Malengreau,**
par Jean-Claude Encalado

Violences conjugales

Familles : questions cruciales
La chronique d'Hélène Bonnaud

Alors que l'affaire Weinstein donne lieu à une suite infinie de plaintes et de dénonciations d'hommes publics ou pas qui ont agressé sexuellement des femmes, l'ordinaire de la vie conjugale recense un autre fléau, que les médias rangent souvent sous la rubrique des faits divers : le meurtre de femmes sous les coups et blessures de leur partenaire.

Le nombre de femmes tuées dans des circonstances de mésentente conjugale reste très élevé malgré une prise de conscience des pouvoirs publics qui tentent de trouver des solutions pour éviter ces drames. Si les chiffres parlent, il faut s'en servir. Selon *Libération*, en France, 122 femmes sont mortes à la suite de coups portés par leur partenaire, qu'il s'agisse du conjoint, du compagnon ou du petit ami, pendant l'année 2015. Cette statistique indique qu'environ une dizaine de femmes par mois meurent lors de conflits conjugaux. Ces meurtres passent le plus souvent inaperçus, comme si la violence conjugale était un événement malheureux, horrible, mais relèverait davantage de l'accident domestique ou du fait divers que d'une question concernant la relation entre les hommes et les femmes.

Banalité meurtrière

C'est d'ailleurs sous cet angle que *Libération* s'est penché sur ce phénomène : « Systématiquement classées dans la rubrique des "faits divers", minorées ou mal qualifiées, les violences conjugales, même lorsqu'elles se soldent par un homicide, sont traitées avec une étrange maladresse par la plupart des médias. Les tentatives de meurtres sur conjoint se retrouvent par exemple régulièrement classées au rayon "*insolite*" par l'AFP, alors même que le mode opératoire ne prête absolument pas à rire » (1).

On peut en effet s'interroger sur la banalisation même de ces crimes qui démontrent pourtant qu'il y a, dans la conjugalité, un réel pouvant conduire à la mort, indice d'une jouissance morbide, dans des moments où le lien est remis en cause et la décision de la séparation, brandie comme solution. Les femmes sont les plus exposées, même si certains hommes meurent aussi sous les coups de leur compagne, lit-on dans l'article. Elles le sont dès lors qu'elles veulent partir, rompre, se défaire du lien pathogène qui les enferme, qui les nie bien souvent ou les soumet aux désirs, aux volontés de leur partenaire. Le qualificatif *insolite* indique assez justement qu'il y a de l'étonnement à découvrir aujourd'hui qu'on meurt sous les coups, tant nous sommes convaincus d'avoir atteint une certaine liberté de parole et d'action dans nos vies, tant il semble invraisemblable de subir la domination dans un lien de couple. Mais la réalité nous indique l'inverse et la psychanalyse montre parfois que l'amour et la haine ne sont pas l'envers l'un de l'autre, mais forment plutôt une même substance qui circule et peut provoquer une sortie sous la forme du passage à l'acte mortel.

Le corps y est toujours en jeu, la pulsion agressive poussant à l'acte, à faire mal, à taper, à cogner jusqu'à détruire l'objet qu'on croyait aimer et qui est devenu cet étranger dont on ne comprend plus la langue ou dont on ne veut pas entendre la parole, surtout quand elle vient nommer les erreurs, les fautes, les actes passés ou présents qui servent à nourrir reproches et prises de position.

Certes, la facilité d'une femme à énoncer ses quatre vérités à l'homme qu'elle aime n'est plus à démontrer. Ce qui fait les femmes aussi proches de la vérité, c'est la jouissance qu'elles y rencontrent. « La vérité petite sœur de jouissance » (1), dit Lacan, indiquant la proximité entre les deux et leurs effets délétères. C'est d'ailleurs sur ce terrain glissant que l'avocat Jonathan Daval a tenté de justifier le crime de son client, comme si les paroles supposées humiliantes d'Alexia pouvaient expliquer son acte. La cause serait à chercher en lui plutôt qu'en elle… tant la charge tombe sur celui qui n'a pas su faire face à la jouissance de l'autre.

La puissance des mots

Dans une analyse, on découvre l'impact de certaines paroles dans son être, l'onde de choc qu'elles ont provoquées dans le corps, véritable effet de percussion à l'origine du symptôme. C'est une découverte toujours inattendue de réaliser combien les mots peuvent impacter notre psychisme et se fixer aux racines de nos symptômes. Le véritable enjeu d'une relation de couple, on le sait, c'est l'usage qu'on peut faire des faiblesses du partenaire, de ses peurs, de ses états d'âme, de ses symptômes. Un couple peut devenir une bombe à retardement dès lors que l'un cherche à épingler l'autre par les signifiants de son histoire au nom de la vérité qu'ils recèlent, ou vient à se brancher sur les paroles qui ont percuté son corps risquant alors le déchaînement pulsionnel. Il y a des mots qui tuent. Tous les jours. Dans l'expression : « tu me tues » s'indique d'ailleurs le sentiment d'avoir été touché juste là où ça blesse, là où la parole a atteint son objet, l'a percuté d'une flèche mortelle. Le plus souvent, cela va provoquer une scène, une crise, un moment de rage, des larmes et des regrets, voire une rupture. Parfois, le déchaînement entraîne un *ne cesse pas*, l'acte violent faisant alors arrêt. D'où cela vient-il ? De quelles puissances négatives peut-on être sujet ?

Toutes les femmes

Les crimes de la conjugalité ont ceci de singulier qu'ils se passent toujours dans des conditions de vie normale, à l'abri du monde. Il n'y a d'ailleurs pas de profils particuliers dans ces affaires. « Les violences conjugales touchent toutes les femmes » (2), indique Laurence Rossignol (3) dans ce même article de *Libération*. Elles touchent des femmes dans tous les milieux, des plus pauvres aux plus favorisées, des étudiantes comme des retraitées, vivant en zones urbaine ou rurale. Le plus souvent, ces femmes sont insérées socialement, travaillent et ont des enfants. En revanche, les circonstances sont souvent similaires. Le meurtre a lieu dans le huis-clos du domicile, là où chacun se pense chez soi en sécurité, en confiance. Et c'est là que surgit l'inattendu, l'imprévisible qui transforme la scène conjugale en une scène de crime. Ils étaient deux, et ce deux a viré à l'Un. L'un qui tue, l'un qui meurt. La soudaineté de l'acte vient nous rappeler qu'en chacun de nous vit un monstre, cette part obscure qui nous habite, dont on ne sait quoi dire ou quoi faire, et qui nous fait horreur.

Inconscient et vœux de mort

Ce réel du meurtre, Freud a été le premier à en découvrir les signes liminaires dans son propre inconscient. Vouloir tuer son père ou son frère, par exemple, fonde l'obscur sentiment d'une dualité entre l'amour et la haine. Vœu inconscient de tuer le père pour prendre sa place, vœu inconscient de supprimer son frère pour assouvir sa rivalité haineuse, tous les sujets en garderaient-ils des traces ? Certes, la chose paraîtrait énorme si on appliquait un tel schématisme à la logique du pire et, si le bien-fondé de cette réalité de l'inconscient est largement connu, on ne peut pour autant en faire un savoir universel pour comprendre les crimes. « Si l'inconscient est criminel » (4), comme le dit Jacques-Alain Miller, c'est parce qu'il s'écrit sur une autre scène, celle où ça n'arrive jamais qu'en pensées. Ce qui fait la chose si inquiétante, c'est qu'il y ait des vœux de mort. Et cela fait le drame de l'être parlant. Le plus souvent refoulés, ces désirs de mort, lorsqu'ils nous interpellent, nous font rire nerveusement ou nous surprennent la nuit dans nos rêves d'angoisse. Si nous les côtoyons dans notre sommeil et nos fantasmes, c'est bien parce que, d'une certaine manière, ils nous regardent de près.

Parfois, certains sujets sentent grandir cette proximité avec le désir de meurtre, et ils tentent de le traiter par l'éloignement. C'est la bonne solution. Mais parfois, il y a un fatum. Ce fatum n'est pas là par hasard. Si c'est dans le couple qu'il se présente, c'est parce que cette femme-là, à ce moment-là, vient précipiter la haine, la rage, l'abjection qui va précipiter l'acte mortel. De cela, le criminel est toujours responsable. C'est lui qui est l'auteur, c'est lui qui n'a pas su se contrôler, partir, lâcher celle qui le tourmente ou le met hors de lui. Et si cette femme est une victime, sans doute est-elle aussi victime de son propre lien à l'homme qui l'attaque. Le fait qu'elle soit victime de celui qui partage sa vie n'en est que plus difficile à supporter. Elle vient présentifier ce virage à la haine. Il est inadmissible de mourir sous les coups, mais il y a dans l'amour même, un possible continuum avec la haine qui fait tomber l'amour dans le précipice, le trou de la violence. C'est elle qui est convoquée au sens où frapper et, encore davantage, tuer sont des actes interdits, mais aussi hors sens. Tuer, c'est l'acte transgressif par excellence parce qu'il est marqué d'un irrémédiable – l'acte coupable est toujours en trop –, mais s'il l'est, c'est bien parce qu'en nous, il peut toujours faire signe quand survient l'être qui tout à coup, se met à dénier nos choix, nos désirs, notre histoire commune. Il y a un moment où le verrou de l'interdit saute. Là, ça bascule. Le meurtrier en soi a pris le dessus. Il est sujet de ce moment où la pulsion meurtrière s'est emparée de lui.

Contrairement aux criminels rencontrés dans les conflits de société, dans les haines raciales, dans les passages à l'acte des *serial killers* préparés avec un sang-froid qui glace – un délire se mettant au service de la pulsion de mort – ou dans les meurtres collectifs lors d'attentats djihadistes où le désir de tuer est absolument décisionnel et opératoire, le crime passionnel, conjugal lève le voile sur ce basculement où la parole a fait effraction et déchaîné la violence jusqu'au meurtre.

Est-ce pour cette raison que les crimes passionnels sont souvent traités sous la forme ironique que dénonce *Libération* ? L'ironie vient de ce qu'entre un homme et une femme, ça rate et ça peut rater jusqu'à ce point d'horreur.

L'emprise dans le couple

Quand une femme meurt sous les coups, c'est souvent parce qu'elle s'est laissée piégée dans une relation de domination, lit-on encore. Le phénomène de l'emprise rend compte « d'une véritable entreprise de démolition identitaire » (5) de la victime, nous dit Muriel Salmona, psychiatre et auteure de plusieurs ouvrages sur la violence conjugale. Il s'agit là de la façon dont certains hommes tiennent leur femme sous leur emprise en les humiliant, les réduisant à une chose. Dans ces cas, le crime survient quand la femme tente de se révolter et dénonce sa situation de victime dans le couple. C'est la volonté de sortir de ce rapport d'aliénation qui, bien souvent, se conclut par la mort, indiquant la puissance de ce lien pathogène qui fait d'une femme, le symptôme d'un homme, son objet tout à soi, tout contre soi, jusqu'à la perdre dans la mort plutôt que dans la vie. Parfois, s'ensuit le suicide du meurtrier, indiquant sa pente mélancolique où l'objet aimé ne fait plus qu'un avec lui. Pour conserver le double de son moi, il préfère alors mourir plutôt que d'affronter une existence privée de celle qui ne veut plus de lui.

Cet enchaînement vers le pire indique la part d'inhumanité qui se réactive lors d'un crime. Il nous donne l'idée qu'une femme risque toujours d'être un objet qu'on veut détruire dès lors qu'elle devient un bout de soi. De ce fait, une face de l'amour démontre qu'il y a un risque à tomber sous la dépendance d'un homme, un danger à devenir *sa* chose. Une certaine mise en garde et des formations à cette violence conjugale se font jour grâce aux travaux de Marie-France Hirigoyen (6) qui a mis en lumière les processus psychiques propres à l'emprise et à la domination dans le couple et décrit les phases qui les caractérisent, de la séduction à la programmation qui consiste à obtenir des états de modification de la conscience chez la femme.

En termes lacaniens, cela dit que, dans la domination, est mise en jeu une jouissance à assujettir l'autre, corps et âme, à le faire sien, objet *a* qui vient combler le manque jusque dans la mort.

1 : à retrouver ici
2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, p. 134.
3 : Laurence Rossignol, à retrouver ici
4 : Ministre de la famille durant le quinquennat de François Hollande.
5 : à retrouver ici
6 : Muriel Salmona, « Violences conjugales et famille », Dunod, 2016.
7 : Marie-France Hirigoyen, « Femmes sous emprise », Pocket, 2006.

L'Europe comme réponse

par Antoine Cahen

L'Europe comme réponse ? Réponse et paradoxe.

Au quotidien, l'Europe politique, institutionnelle, a des difficultés à se manifester comme réponse efficace aux questions du présent, l'indice en étant la fortune du vocable *crises*.

Il semble pourtant qu'il y ait en Europe comme un horizon d'attente.

De l'Europe, *on* attend positivement « des solutions aux problèmes », une intervention dans tel conflit, telle situation nationale (en Pologne, Hongrie, Espagne, etc.).

De l'Europe, *on* attend négativement qu'elle se fasse moins interventionniste, moins bureaucratique, qu'elle « respecte la souveraineté nationale », qu'elle s'abstienne de toute immixtion dans ces mêmes situations nationales.

C'est selon, ça dépend de qui parle, des passions et intérêts en cause.

Avant même de savoir à quelle Europe l'on s'adresse (1), celle-ci est posée, supposée comme *instance*, *régulatrice* ou *d'appel*, sommée d'agir ou de s'abstenir.

Il semble parfois que la *consistance* de l'Europe soit plus forte comme attente – du côté d'un désir, ou d'un rejet, voire d'une haine – qu'elle ne l'est comme autorité ou pouvoir – à distinguer – (2) appelés à agir selon une logique, une légitimité ou un droit européens.

En ces attentes opposées, elle prend consistance au-delà de ses compétences réelles, limitativement définies au plan juridique, et historiquement cantonnées par la force persistante des logiques intergouvernementales et nationales.

Divers effets s'en font sentir. Les décalages ne sont pas toujours perçus, les déceptions répétées font la *Stimmung* européenne ordinaire, les virtualités inédites exigeant un travail hors de l'évidence.

La construction européenne en ses inscriptions

Depuis les années cinquante, la construction européenne est progressivement parvenue à élaborer des réponses institutionnelles et juridiques, économiques et politiques, aux chocs du XXe siècle. Réponses partielles, souvent obliques (3), discrètes, y compris au sens mathématique, selon une progression par séquences discontinues, sujettes aux heurts, ruptures et vides.

Il en est résulté des inscriptions dans le droit (des traités et de la législation), dans le temps (près de sept décennies d'existence) et dans l'espace (élargissement au sud, au nord, à l'est). Ces inscriptions, et avec elles l'inscription économique et monétaire, sont avérées, mais inégalement profondes, toujours réversibles (certaines encore à venir telle l'essentielle inscription fiscale). Ces marques permirent de surmonter la mise en question fondamentale de l'Europe : celle de son *existence* et de sa *puissance*. De cette double mise en cause, nous ne sommes toujours pas quittes.

Éjectée hors du « Monde d'hier » (Stefan Zweig), menacée de disparition et de sortie de l'histoire, l'Europe, et avec elle les Européens, peuvent il est vrai se laisser survivre, à nouveau diviser et dominer, déchoir encore de la capacité à orienter leur propre destin. La « mondialisation » peut être lue comme l'une des versions de cette option, d'une certaine relation de l'Europe à elle-même, et à son *absentement*, où elle n'« imprimerait plus sa marque ».

De telles inscriptions, non (encore ?) inscrites au fronton des édifices officiels européens (4), ne sont du ressort d'aucune « académie des belles lettres », mais pourraient peut-être s'offrir au travail d'une République européenne des lettres et inscriptions, comme discours et actes, au cœur du siècle.

L'Europe après l'Europe

Nach-Europa. La formule est de Jan Patočka (5). Après quoi ? Après le suicide européen.

Dans *Platon et l'Europe* (6), il écrit : « l'Europe, cette structure vieille de deux mille ans qui avait réussi à hisser l'humanité à un niveau tout à fait nouveau non seulement de conscience réfléchie, mais aussi de force et de puissance, cette réalité historique qui s'était longtemps identifiée avec l'humanité dans son ensemble [...] est définitivement arrivée à bout de course. [...] cette réalité colossale a été liquidée définitivement en une trentaine d'années, au cours de deux guerres à la suite desquelles il ne subsiste rien de sa puissance dominatrice du monde. Elle s'est détruite elle-même par ses propres forces. [...] Dans ces conditions, dues à la désunion d'une part – à l'absence de quelque chose de général susceptible d'unir les concurrents soit sur le plan extérieur de l'organisation politique, soit sur le plan spirituel – et d'autre part, à une puissance sans borne, la puissance universelle, le conflit était inévitable ; [...] Ce n'était pas quelque chose qui venait de l'extérieur. C'était le destin intérieur, la logique interne de la situation européenne qui est en même temps la situation générale de l'homme moderne. Elle a trois composantes principales : la science et la technique en tant que savoir dominateur, l'État souverain comme organisation concrète de la société humaine, et la multiplicité d'États souverains dans la désunion. Toutefois, cette désunion n'est pas non plus un facteur purement et simplement négatif. Elle signifie l'absence d'une autorité supérieure, unificatrice ».

Cette synthèse est toujours valable aujourd'hui. Les mêmes catégories peuvent largement en être reprises, certaines mises à jour.

La question des nations

La question des nations est immémoriale, donc toujours vive. Selon Hegel : « Une “nation”, c’est un peuple en tant qu’il est né » (7). La nation est rapport à une naissance, une émergence collective. Selon quelles identifications ? Quelle assomption d’un nom par un nombre ?

Entre « les îles des nations » (8), ne sommes-nous pas toujours comme entre Déluge et Babel, entre catastrophe, reviviscence et cacophonie ? (9) L’Europe n’est-elle pas l’un des noms de ce passage de la survie à l’oeuvre commune, de cette construction qui s’élève et retombe dans la multiplicité des langues, la concurrence des discours ? Enjeu.

L’histoire étatique nationale fait le plus souvent écran, empêchant de voir la diversité du peuplement européen, son entrelacement. Il faut aller puiser à des sources spécialisées ou dans les musées pour trouver les traces des nations disparues dans l’histoire et de la mémoire. Noms oubliés, qui jadis servirent à un groupe humain à se compter, s’identifier, ils complètent en la décomplétant la routinière vision étatique nationale (10).

Une telle plongée historique peut donner lieu à des distorsions ou fantasmagories identitaires et nationalistes, pour amateurs de généalogies sommaires érigées en causalités. Mais le rappel de la diversité des noms ne peut-il aider à réintroduire la profondeur du temps dans des discussions qui se font le plus souvent à la surface du présent ?

Peut-être pourrait-on ainsi apercevoir que l’histoire des nations n’est pas une marche séculaire vers l’assomption politique d’un État, mais suit des cycles, un cours – *corso* et *ricorso* selon les termes de Giambattista Vico qui publia les *Principes d’une Science nouvelle relative à la nature commune des nations* (11). Selon lui, il n’y a pas d’éternité des nations : elles naissent, vivent et meurent dans le temps. D’autres leur succèdent, à des rythmes variés, selon des modalités différentes, mais en suivant toutes ce même *corso* – presque un défilé, comme une parade millénaire.

Un « art diagnostique » (12) peut alors leur être appliqué, et leur place située dans ce cours vers « l’état parfait des nations ». Ce qui intéresse Vico, c’est la « nature commune » des nations. Elles sont pour lui des unités sociales indépassables, et hormis des *ligues* entre nations d’ambition limitée, aucune entité supérieure ne pourra les remplacer ni porter l’humanité à mieux réaliser sa vocation qu’en leur sein. La nation est l’entité où réaliser l’humanité de l’humain, et il voulait en faire la science, nouvelle.

Âges des nations, cours entre vie et mort : plasticité, *Plastik*. Intérêt d’une pensée des nations qui ne les figent pas dans une identité.

Europe : une idée politique vraiment viable ?

Quel contraste, à deux siècles de distance, avec Alexandre Kojève qui donne pour évidence « l'irréalité politique des nations » (13). « L'ère où l'*Humanité* prise dans son ensemble sera une réalité politique se situe encore dans un avenir lointain. La période des réalités politiques *nationales* est révolue. L'époque est aux *Empires*, c'est-à-dire aux unités politiques *trans-nationales*, mais formées par des Nations *apparentées.* » (14)

Il dit à propos de la France en 1945 : « Pour tenter cette expérience il faudrait [...] proclamer clairement et en toute franchise que la période nationale de l'Histoire est close, que la France est politiquement morte une fois pour toutes en tant qu'État-*nation*. Mais il faudrait ajouter en le disant, que cette fin est en même temps un commencement, qu'ici encore la mort est aussi une renaissance. » (15) On croirait lire Vico, mais suit immédiatement ceci : « Car la Nation peut et doit se dépasser dans et par une union inter-nationale de Nations parentes [...]. Dans la réalité concrète de la situation historique actuelle, une seule idée *politique* vraiment viable, ayant par conséquent des chances d'être acceptée par la conscience collective et d'engendrer et déterminer une volonté générale, semble pouvoir être présentée à la France ». Et il énonce « l'idée-idéal de l'Empire latin ». Ainsi comme en réponse à la question formulée par Patočka de l'autorité supérieure, unificatrice, Kojève propose « pour contrepartie politique nécessaire l'existence de formations intermédiaires entre l'Humanité et les Nations, c'est-à-dire de formations impériales » (16).

Ces deux repères ne nous seraient-ils pas utiles pour interroger et lire, en leurs similitudes et différences, la situation de l'Europe et des situations comme celles de l'Écosse, de la Catalogne, ou de la Corse, mais aussi de la Hongrie, de la Pologne, de la Roumanie, et de bien d'autres, ou encore à situer et jauger le regain nationaliste et la vague populiste ?

D'un côté, *le cours des nations*, inexorable, diversifié selon les représentations, capacités et imaginaires qui les portent.

De l'autre, *les formations impériales* : à l'heure de l'empire américain en déclin, de la tentative de reconstitution d'un empire russe, de l'essor d'un empire chinois, comment un « empire européen » et sa dimension latine pourraient-il contribuer, par exemple, à dialectiser le conflit entre l'État espagnol et les forces autonomistes catalanes ?

Réponse selon le droit, répondant selon la nécessité

Ce qu'on attend de l'Europe, est-ce une réponse ou *du répondant* ? De tout pouvoir, n'est-il pas attendu qu'il sache y faire ? Et d'une autorité, qu'elle sache se faire entendre ?

L'Europe devrait-elle alors se saisir de la question de sa propre initiative, répondre non plus aux positions contradictoires des parties prenantes, mais à la situation même ? À quel moment, à quel stade ? *Y* répondre, *en* répondre ?

Entre nations mortelles et empires incertains, n'y a-t-il pas lieu de jouer sur deux tableaux à la fois ?

Agir selon le droit – c'est la règle de base dans un État de droit. Ainsi l'article 4 paragraphe 2 du Traité sur l'Union européenne dispose que « L'Union respecte l'égalité des États membres devant les traités ainsi que leur identité nationale, *inhérente à leurs structures fondamentales politiques et constitutionnelles, y compris en ce qui concerne l'autonomie locale et régionale. Elle respecte les fonctions essentielles de l'État, notamment celles qui ont pour objet d'assurer son intégrité territoriale, de maintenir l'ordre public* et de sauvegarder la sécurité nationale. » D'où la non-intervention de l'Union européenne dans la situation actuelle en Catalogne.

Agir aussi selon des voies inédites, inventives – donc malaisées, risquées – s*elon l'ordre de la nécessité*, hors cadre (17), par une *création*, alliant *virtú* et *fortuna*, qui tâche de répondre par sa nouveauté à l'inouï des situations, selon une nécessité préfigurant une loi à venir ?

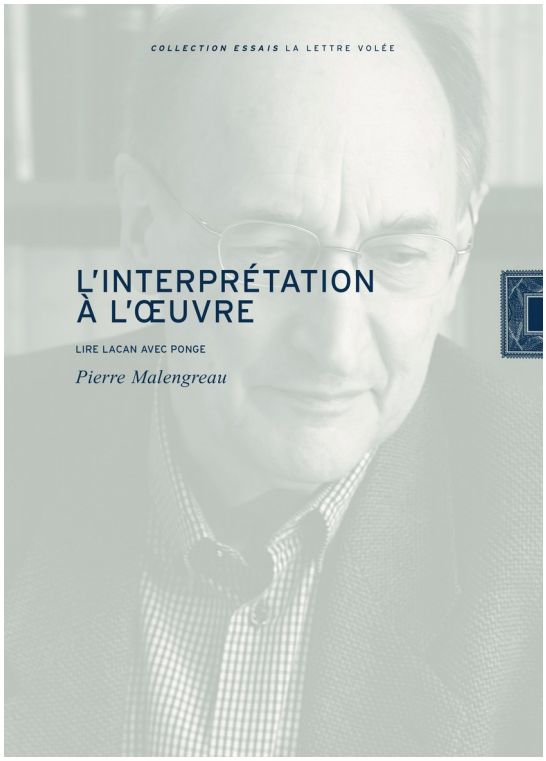
Faire l'Europe en anticipant l'après d'un empire, d'une fédération ou d'une république européenne ? Ou la laisser suivre le cours infini des nations mortelles et renaissantes ?

1 : *Intervention prononcée lors de Soirée publique de La Compagnie d'Érasme, sur le thème « Le suicide des États-nations », organisée par l'ACF-Belgique, le 30 janvier 2018 à Bruxelles.*
2 : Kojève Alexandre, *La notion de l'autorité*, éd. de François Terré, Bibliothèque des idées, Gallimard, Paris, 2004.
3 : Réponses obliques : indirectement politiques, par l'économie et par le droit - l'Europe du charbon et de l'acier, l'Europe agricole, l'Europe-marché, l'Europe union douanière, la voie politique directe ayant échoué dans l'entre-deux-guerres puis à nouveau dans les années '50 et '60 (notamment la Communauté européenne de défense (CED)). Cette voie oblique peut être une ressource dans la recherche de pistes hors du champ vite clos des affrontements nationaux et régionaux actuels où se posent des questions d'État de droit, de souveraineté, de choix entre autonomie et indépendance : elles semblent de pure politique et ne le ne sont sans doute jamais seulement.
4 : Une ballade dans le quartier européen à Bruxelles contraste de ce point de vue avec l'effet d'une promenade à Washington (sans parler de réminiscences romaines).
5 : Dans le texte *L'Europe post-européenne (Nach-Europa) et ses problèmes spirituels.* Il écrit : « Jusqu'à présent je n'ai guère écrit sur la post-Europe, car ce post présuppose le terme-clef, l'Europe ; et je me débats dans un écheveau de problèmes et d'études qui absorberaient abondamment plusieurs vies d'homme. » (*La genèse et la catastrophe de l'Europe*, années soixante-dix, in *L'Europe après l'Europe*, traduit de l'allemand et du tchèque sous la direction de Erika Abrams, postface de Marc Crépon, Verdier, Lagrasse, 2007).
6 : *Platon et l'Europe*, Séminaire privé du semestre d'été 1973, traduit du tchèque par Erika Abrams, Verdier, Lagrasse, 1983.
7 : *La Raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*, cité dans Alain Pons, *Vie et mort des nations. Lecture de la* Science nouvelle *de Giambattista Vico*, p. 230, Gallimard, Paris, 2015.
8 : Genèse, 10.5.
9 : Qu'il s'agisse des Tables des nations dans l'Ancien Testament, ou dans l'Iliade du Catalogue achéen suivi du Catalogue troyen qui présentent la liste des cités, des forces en présence, comme prélude à la narration d'épisodes de guerre, de la mêlée dont le sort décidera de l'histoire.
10 : Il n'est pourtant que de lire les noms de rue, par exemple à Bruxelles où les Alexiens, les Nerviens défilent toujours aux avenues.
11 : *Principi di Scienza nuova d'intorno alla comune natura delle nazioni*, éditions en 1725, 1730 et 1744.
12 : Pons Alain, *Vie et mort des nations. Lecture de la* Science nouvelle *de Giambattista Vico*, p. 258, Gallimard, Paris, 2015.
13 : « L'Empire latin - Esquisse d'une doctrine de la politique française (27 août 1945) » publié dans *La Règle du jeu*, mai 1990, n°1, p. 102-103.
14 : Souligné par Kojève.
15 : *Ibid.*, p. 102
16 : *Ibid,* p. 121.
17 : Ce qui ne signifie pas sans méthode ni garanties.

LECTURES

L'interprétation à l'œuvre de Pierre Malengreau

par Jean-Claude Encalado



À l'ouverture du livre de Pierre Malengreau, *L'interprétation à l'œuvre. Lire Lacan avec Ponge* (1), le lecteur est d'abord époustouflé par les références bibliographiques : l'auteur a lu tout ce que Ponge a écrit, a lu aussi tout ce qui s'est écrit sur Ponge. Mieux, il a lu ce qui n'a pas encore été publié : par exemple, l'échange épistolaire entre Lacan et Ponge.

Le lecteur sera aussi étonné par ceci : cet ouvrage se veut une réflexion sur l'art de l'interprétation, et spécialement sur ce que Lacan en dit à partir de la poésie de Ponge, avec le terme de *réson* (2). Mais Pierre Malengreau ne s'appuie pas sur les poésies de Ponge, sur *Le parti pris des choses*, sur *la Rage de l'expression*, ou sur son *Pour un Malherbe*. Non, il va principalement et quasi exclusivement s'appuyer sur un livre qui met en jeu le rapport du spectateur à un tableau, à une sculpture.

Ce magnifique livre de Ponge s'intitule *L'Atelier contemporain* (3). Il rassemble une série de textes écrits au fil des ans, sur Chardin, Fautrier, Giacometti, Braque, Picasso et d'autres encore. Il est aussi émouvant que son *Pour un Malherbe*. De sorte que la lecture d'un chapitre du livre de Pierre Malengreau, où il est question d'un artiste, devra s'accompagner de la lecture du chapitre correspondant du livre de Ponge.

Je prendrai comme fil de lecture le rapport de Pierre Malengreau à un peintre et à un sculpteur. Je choisirai Chardin et Giacometti.

Comment Francis Ponge y entre-t-il ? Je dirais : par une négation, par une focalisation du regard sur des choses ordinaires, banales, quotidiennes. Ce sont des pêches sur une assiette, c'est le velours d'un siège, c'est la serviette éponge sur son support. Pêche, noix, corbeille en osier, raisins, timbale, bouteille, etc. Dans ces tableaux, il n'y a pas de dieux anciens, il n'y a pas de héros mythologiques, il n'y a pas de motifs religieux.

Il semble que l'artiste n'ait fourni là aucun effort, que l'on ne décèle là aucun mérite, que ces peintures reflètent comme le témoignage plutôt d'une paresse de l'esprit voire d'une indigence d'invention. Pourtant, c'est dans cette soustraction que réside son génie : Chardin s'est soustrait aux thèmes imposés par l'idéologie religieuse ou aristocratique de son époque, et s'est tourné vers des choses banales, vers des sujets communs.

Francis Ponge en vient à ressentir comme une impression *religieuse* face à ces objets de la réalité quotidienne. « Rabaissant tranquillement notre regard sur les biens proches, l'âme et l'esprit se rassérènent provisoirement. » Le gommage de la hiératisation procure aux spectateurs une « indifférence », une « tranquillité d'âme ». Ponge nous décrit ici un événement de corps consécutif au traitement par Chardin de ces choses : « J'éprouve vraiment une grande volupté. »

Pierre Malengreau se pose la question : qu'est-ce qui fait que ces natures mortes nous émeuvent encore aujourd'hui ? C'est que les natures mortes de Chardin nous confrontent, dit-il, à l'éthique du bien-dire, voire à l'impossible à dire, au trou, au vide de toute représentation. Et pourtant il y a à dire ce qui nous touche, il y a à faire passer dans le symbolique ce qui nous émeut dans le corps, ce qui a percuté le corps.

La nature morte fait jaillir sa qualité picturale avant toute représentation signifiante. Le tableau de Chardin nous confronte, dit Pierre Malengreau, au *pas-de-sens*. Chardin fait surgir sur la toile la nature silencieuse de l'objet, son irréductible simplicité, sans aucun contexte narratif. En effet, les natures mortes ne dépeignent aucune réalité sociale, culturelle, politique, religieuse, ou historique de son temps. Fondamentalement, Chardin peint des objets de la vie quotidienne. Par-là, il s'émancipe des idéologies de son époque, en ce qu'il

construit des œuvres qui résonnent, dit Pierre Malengreau, par « leur forme seule ». Par là aussi, il rejoint le combat esthétique de Francis Ponge. Il y a, en effet, tant dans les peintures de Chardin que dans la poésie de Francis Ponge une volonté de s'extraire de toute idéologie. La chose apparaît dans son « opacité ». C'est la *surrection* de la chose, voire, dit Pierre Malengreau, l'insurrection des choses contre les images, contre les interprétations.

Ponge vise un réel, dit Pierre Malengreau, vise la rencontre avec un réel irréductible. Il cherche à faire passer dans la langue la sensation suscitée par la présence pure de la chose. Ponge veut produire par l'usage de sa langue des sensations analogues à ce qui se produit quand nous voyons un tableau pour la première fois. Et mobilise ce qui enserre l'impossible à dire propre à chacun. Ponge va faire ainsi un usage de la langue qui se déprend de la relance du sens, de l'arrêt sur image.

Ponge opère un évidement, introduit du vide dans le sens des mots : d'abord, en les nettoyant de leur acception usuelle, notamment en recourant à son étymologie latine ; ensuite, en faisant vibrer la part formelle du langage. Ponge crée ainsi un objet littéraire qui résonne plus par ce qu'il dit que par ce qu'il veut dire, et par là introduit le lecteur à un usage réel de la langue.

Alberto Giacometti

Ce texte n'a pas a été écrit d'un seul jet. Il a été écrit en plusieurs fois au fil des années. Il y a des répétitions, il y a des retours en arrière. Par ailleurs, Ponge a reçu une confidence de Giacometti : jeune, il était sujet à des « apparitions », sujet à quelque chose de « menaçant ». Et son travail d'artiste a consisté à traiter ces apparitions, à transformer ces apparitions en œuvre, à transformer ce « spectre » en « sceptre ». Il me semble que le « coup de canif » sur ces figurines dont il est plusieurs fois question dans ce texte, voire le dernier coup de canif qui détruit cette figurine, est en relation avec le traitement de ces « apparitions », de ces « spectres » qui hantaient les nuits du berger solitaire qu'a été Alberto.

Ponge se pose la question de savoir si on peut déduire quelque chose des statuettes et des figurines de Giacometti quant à la civilisation européenne de 1945 ou de l'homme qui les produisit : « L'homme est réduit à un fil dans le délabrement, la misère du monde, qui se cherche à partir de rien, et pour qui le monde extérieur n'a plus ni haut ni bas, et à qui son semblable apparaît comme délabré, mince, nu, exténué, étriqué, allant dans la foule sans raison. » Ponge dit que cet individu n'est même plus comparable au « crucifié » : il est « grillé ». Sa graisse a fondu, elle goutte, elle dégoutte sur le bûcher des valeurs détruites. Voilà l'état de l'homme en 1945, après la Deuxième Guerre mondiale, après l'horreur des camps d'extermination.

Cet homme réduit à un fil, cet homme qui n'a plus de raison d'être, cet homme réduit à lui-même, laminé par les soucis, par l'absurdité, n'est plus personne, voire est : personne, une personne, le *Je* réduit à un *J* sur son socle.

Ponge nous dit ce qu'il éprouve dans son corps : « Le pathétique de l'exténuation à l'extrême de l'individu réduit un fil, voilà qui est fait pour me réjouir. »

Il rejette, comme il l'avait déjà fait pour Chardin, toute considération philosophique, toute lecture idéologique de l'œuvre. Ainsi, rejette-t-il la philosophie de l'absurde de Camus ou la philosophie existentialiste de Sartre. Toutefois, il se réfère au nihilisme de Nietzsche, à la mort de Dieu, à la transmutation de toutes les valeurs, ce qui n'est pas sans lien avec le néant et l'avènement de la volonté de puissance, de la subjectivité, de la personne, du *Je* réduit à *J*, comme le phonème initial du mot Giacometti. Ce *J* attiré au sol, luttant contre la gravitation universelle et voulant s'élancer vers le ciel.

Cet individu du nihilisme, réduit à un *Je*, Ponge veut en parler *subjectivement* : « L'homme quelconque que je suis, voilà ce que Giacometti a l'aplomb de nous proposer en sculpture. Il est le sculpteur du pronom personnel, de la première personne au singulier. […] Ce *Je* qui ne peut se contempler, cette apparition floue et mince en tête de la plupart de nos phrases, voilà ce que veut sculpter Giacometti, ce qu'il a la prétention de faire tenir debout sur son long pied. De ce spectre, il fait un sceptre. »

Pierre Malengreau souligne bien que Ponge ne veut ni expliquer ni décrire le travail de Giacometti. Il veut rendre *réson* du saisissement, du mode d'apparition de ses œuvres, des effets qu'elles font sur son corps. « Comment faire résonner dans la langue le geste par lequel Giacometti saisit et transforme ce qui l'a saisi en œuvre d'art ? »

Eh bien, restons sur cette question, et invitons le lecteur à lire les multiples réponses que Pierre Malengreau développe dans son livre.

1 : Malengreau P., *L'interprétation à l'œuvre. Lire Lacan avec Ponge*, La lettre volée, 2017.
2 : Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 322 et *Je parle aux murs*, Seuil, 2011, p. 94.
3 : Ponge Fr., *L'Atelier contemporain*, Gallimard, 1977.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.